

## CHAPITRE I

### UNE ADOLESCENCE TOURMENTÉE

Second enfant de Victor Copeau et de son épouse née Hélène Verdier, Jacques naît à Paris le 4 février 1879 dans l'appartement de ses parents au troisième étage du 76 de la rue du Faubourg-Saint-Denis (x<sup>e</sup> arrondissement<sup>1</sup>) où son père vend des accessoires pour chevaux, fabriqués dans son usine de Raucourt dans les Ardennes. « Ma mère relevait d'une grosse fièvre typhoïde contractée au chevet de ma sœur atteinte du même mal, lorsqu'elle devint grosse de moi, écrira Copeau. Cette nouvelle grossesse devait, aux dires des médecins, achever de renouveler sa santé. Mais l'accouchement fut pénible. » On dira toujours à Jacques qu'il avait été un gentil bébé, un bon gros père, facile, tranquille, obéissant, jouant volontiers seul. Une pudeur, ou plutôt une sorte de paralysie, l'empêchera toujours d'interroger ses parents. Son père, né à Paris d'un second mariage, est issu d'une famille de Coulommiers. Sa mère, ancienne pensionnaire du couvent des Augustines à Château-Thierry, est très attachée à la religion. Elle dira à plusieurs reprises « qu'elle aurait souhaité avoir la calme existence d'une religieuse ». La vie de couple de ses parents n'a pas laissé à Copeau le souvenir d'un grand bonheur. Regardant en 1915 la photo de son père et de sa mère placée sur sa cheminée, il écrira : « Il y a quelque chose de terrible dans ce voisinage de deux enfants étrangers l'un à l'autre... que leur destin devait réunir pour tant de misérables souffrances. »

Jacques est très tôt attiré par le théâtre. La tradition veut qu'il ait été applaudi vers l'âge de cinq ans, dans des récitations mimées de La Fontaine. Il lit avant dix ans de nombreux vaudevilles et mélodrames dans la bibliothèque familiale. Sa première grande émotion théâtrale se produit à la Gaîté, devant *Les Pirates de la savane* de

Bourgeois et Dugué. À neuf ou dix ans, dans un ruisseau desséché près de La Ferté-Gaucher, il joue seul tous les héros de *l'Iliade*. À douze ans, il récite *L'Épave* de François Coppée au casino de Normandie. Victor Copeau qui aime le théâtre de boulevard assiste parfois à une représentation à la Comédie-Française. Mais s'il emmène quelquefois son fils au spectacle le dimanche, il veille bien davantage à l'emmener avec lui chaque année à Londres pour l'intéresser au mécanisme des affaires. Quant au grand-père, Guillaume Copeau, il offre à son petit-fils un castelet de marionnettes à fil.

Attiré par la scène, Jacques réussit un jour à pénétrer dans la salle du Théâtre-Antoine lors d'une répétition du *Roi Lear*. Il se dissimule dans l'ombre du dernier rang de l'orchestre et observe André Antoine, le fondateur du Théâtre-Libre qui, l'ayant aperçu, s'écrie d'une voix de stentor : « Mais bon Dieu de bon Dieu ! qu'est-ce que vous foutez là, vous ? » A quinze ans, Jacques décide de se lancer dans la mise en scène et monte avec ses sœurs quelques passages d'*Athalie*, dans lesquels il se réserve le rôle de Joad. Pendant les vacances, il rassemble quelques compagnons de jeu, et interprète des pièces dont il est l'auteur ou l'improvisateur. Il se prend tellement au sérieux que ses camarades, au bout d'un moment, se refusent le plus souvent à le suivre. « Tu leur donnes beaucoup trop, lui dit sa mère. Crois-tu qu'ils t'en sachent gré ou que tu puisses attendre d'eux-mêmes réponse en retour ? »

Soucieux de fixer l'émotivité et les emballements de son garçon, Victor Copeau lui demande d'écrire son journal pendant les séjours estivaux en Brie chez ses grands-parents maternels<sup>2</sup>. Ses résultats scolaires sont irréguliers malgré une intelligence brillante. En 1889, il entre au lycée Condorcet où il se lie avec Jean Croué, Marcel de Porto-Riche, Emmanuel Benjamin-Constant, Bernard Spycket. La vie l'intéresse alors plus que l'étude, même s'il suit avec intérêt les cours de philosophie de Jean Izoulet, futur professeur au Collège de France. Ce n'est pas seulement l'apprentissage scolaire qui fait problème. Jacques ne trouve pas ses marques. « Ton mal est celui dont je souffre si cruellement, souvent, c'est le dégoût, dégoût des êtres, dégoût des choses, écrit-il à Léon Bellé. Je souffre des platitudes, des petitesses, des vilénies qui m'entourent, me pressent et m'ulcèrent même dans ma chair. » Les quelques fragments conservés du premier journal révèlent un adolescent qui a le goût de l'introspection et manifeste son désir d'émancipation et son ambition : « Je ne suis pas de ceux qui suivent et obéissent. Je suis de ceux qui précèdent et

commandent », écrit-il le jour de l'an 1896. Avidé d'amitié, fidèle en amitié, disposant naturellement d'autorité, d'un goût et d'un don pour la séduction, il n'en est pas moins dépendant de ses faiblesses et de ses incertitudes. Sa témérité est, au fond, mal assurée. « Je triompherai le jour où je serai maître de moi », écrit-il le 17 février 1896.

Et puis « la sensualité fait déjà tous les frais de son imagination ». Une servante vient, un soir, se glisser dans le lit du « pauvre garçon éperdu, sans saveur et complètement ignorant des caresses ». À la fin de l'année 1895, il a une liaison avec une amie de sa mère, puis se croit amoureux de la sœur d'un camarade de lycée. Mais le jeune homme sensuel est aussi un grand sentimental. Le 13 mars 1896, il rencontre Agnès Thomsen, une Danoise de vingt-quatre ans chez un condisciple dont la mère tient une pension de famille. Agnès, de sept ans son aînée, est venue à Paris pour la seconde fois perfectionner son français. C'est le coup de foudre comme en témoigne le journal de Jacques : « Elle est charmante et rare, la compagne rêvée pour un homme, comme il n'en existe pas. » Trois jours après, dans le jardin du Luxembourg, ils se déclarent leur amour. « Notre silence et notre premier baiser. Tout cela fut simple et beau, écrira Jacques en 1901. Et pourtant nous paraissions des êtres anormaux et fous ! Naturellement ! » Le retour d'Agnès au Danemark est un déchirement. « Elle l'a dit : c'est fini, tu ne me verras plus. Je suis torturé, malade. Je ne peux pas vivre sans elle », écrit-il dans son *Journal*.

Tout en préparant le baccalauréat, Jacques découvre D'Annunzio et Ibsen, fréquente le Théâtre-Français, commence à écrire deux comédies dans le goût du *Triomphe de la Mort* de Gabriele D'Annunzio. En juin, une représentation d'*Hamlet*, à la Comédie-Française, avec Mounet-Sully, l'impressionne fortement. Mais, bien loin des programmes scolaires, il échoue aux épreuves écrites du baccalauréat de juin 1896 à cause d'un « sujet imbécile sur la déduction ». On ne sait comment les parents vivent cet échec de leur fils dévoré par la passion amoureuse et par celle du théâtre. Bachote-t-il pendant les vacances ? Rien n'est moins sûr... Il fait un séjour en Suisse avec son ami Bernard Spycket, puis à Raucourt où se trouve l'entreprise familiale. À Lagny, il travaille ensuite à un drame d'amour, sous l'influence d'Ibsen (dont il a lu *Le Canard sauvage* et *Rosmersholm*)... et d'Agnès avec laquelle il promet à sa mère de rompre toute relation épistolaire. « Ne me plains pas, écrit-il à son ami Léon Bellé après son échec en novembre à l'oral de la deuxième session du bac. C'est ma mère qu'il faut beaucoup plaindre car elle

est très affectée, et mon père et tous ceux qui m'aiment. C'est pour eux que je suis triste ; pour moi, je ne suis que vexé. »

Il redouble, mais quitte le lycée à la fin du premier trimestre et songe de plus en plus à transgresser l'interdiction maternelle d'écrire à Agnès. En attendant, il s'essaie à l'écriture théâtrale. Début mars, il termine en deux nuits une comédie en trois actes, *Brouillard du matin*. Elle est représentée au Nouveau Théâtre, le 27 mars 1897, pour la fête de l'association des anciens élèves du lycée Condorcet. Le rôle principal est tenu par son condisciple Jean Croué, entré au Conservatoire. L'ambitieux jeune homme de dix-huit ans vit mal le temps des répétitions, mais la soirée est un succès. Jacques est félicité par Casimir-Perier, ancien président de la République et par l'auteur dramatique Georges de Porto-Riche, tandis que le critique Francisque Sarcey salue dans *Le Temps* un émule d'Alexandre Dumas fils. « J'ai connu les avalanches de lettres flatteuses, les enivrements d'une presque gloire naissante. Alors j'ai bien senti encore le vide de tout cela sans toi, que, privé de ton amour, je n'étais rien ; je m'efforçais en vain », écrit-il à Agnès le 18 juin 1897.

Reçu au baccalauréat, à la troisième tentative, en juillet 1897, Jacques multiplie les ébauches de pièces au cours de l'été. En octobre il entre à la Sorbonne pour une licence de lettres et de philosophie, mais n'a ni l'intérêt, ni la détermination, ni la persévérance nécessaires pour réussir, tandis que les déchaînements haineux suscités par le *J'accuse* de Zola provoquent son indignation. Mal dans sa peau, il étouffe dans le milieu familial. « Je déteste les énergies flétrissantes. Mon père en est une. Ce sont des forces fatales, des engins de mort. Je ne conçois pas l'individualisme dans ce sens. Vivre à ce foyer où tout porte sur soi un air de malédiction, cela me fait une âme tragique », écrit-il en 1898. « On ne peut jamais avoir une conversation sérieuse, discuter. Sitôt qu'on touche à des idées, c'est fini. On découvre quelle conception différente de la vie on a, combien les idées diffèrent sur les concepts essentiels, combien on est étranger, toujours. La voix de mon père m'attriste. Vous parlez ainsi parce que vous êtes jeune. Vous verrez quand vous serez vieux ! Si la vie devait faire de nous ce qu'elle a fait de vous, je vous le dis : j'aimerais mieux me tuer tout de suite. On élève des enfants pour en faire des enfants sages au lieu de les élever pour en faire des hommes forts. »

Jacques est refusé à la licence en juillet 1898. La hantise de la médiocrité le poursuit. « Je suis comme Hamlet, je vois les choses sans pouvoir les accomplir, écrit-il à Agnès... Il faut mériter, vou-

loir et provoquer la vie... » En octobre, il ne se présente pas aux examens. Il préfère donner une série de cours d'« esthétique dramatique » à l'Association polytechnique, assiste, avec un œil critique à plusieurs représentations théâtrales et lit Hugo et Tolstoï. Les obsèques du président Félix Faure auxquelles il assiste font l'objet, dans son *Journal*, d'un commentaire qui souligne une révolte contenue : « Ce soir, à dix heures, les étudiants se sont rendus devant l'hôtel du *Petit Journal* et avec des pierres ont brisé les vitres de la façade. Ce devait être un spectacle splendide. On ne devrait pas laisser pierre sur pierre de cette maison de débauche publique. Je n'étais pas avec les étudiants. Mais je le regrette ! J'aurais bien cassé pour ma part une douzaine de carreaux. Drôle d'époque ! Ce qui est navrant, c'est l'indifférence, la veulerie, la lâcheté générale. Quelques-uns auraient bien voulu une révolution pour s'amuser, pour voir, mais ce mot de révolution ne signifie rien pour eux. Où donc est la génération de 48 ? »

Le printemps 1899 est pour Jacques une pause salutaire dans sa longue et difficile quête identitaire. Le 5 avril, Agnès est de retour à Paris. Avec ses amis André Benjamin-Constant et Bernard Spycket, Jacques décore de son mieux un tout petit appartement, rue Thénard, derrière le musée de Cluny. C'est là qu'Agnès vient le rejoindre pour « leurs noces ». Des retrouvailles qui perturbent les relations de Jacques avec ses parents et le poussent à être pleinement lui-même. Le 28 juin 1899, Agnès repart pour le Danemark. Jacques qui n'a sans doute pas été très studieux en ce printemps échoue aux épreuves de la licence avec 39 points sur les 40 requis, à cause d'un 5 en thème latin. En septembre, il termine la rédaction de *La Sève*, drame symboliste en un acte qui met en scène un couple lié par l'affection et désuni par la maladie incurable du mari. Il présente en vain la pièce à l'acteur De Max, à l'auteur et critique Edmond Sée, au groupe des Escholiers. *La Sève* reste dans ses cartons. Jacques ne prépare pas sérieusement la seconde session de l'examen de licence. « J'ai une douleur physique à écrire des tartines banales où il ne saurait y avoir aucun style, aucune originalité, en six heures, écrit-il dans son *Journal*. Son échec le 15 novembre ne le surprend pas. Il brûle quinze jours plus tard plusieurs manuscrits de petites pièces.

Réformé le 15 avril 1900 à cause d'une mauvaise circulation et de varices douloureuses, il ne se présente pas à l'examen de licence en juillet et abandonne ses études. Il écrit en novembre la préface des *Horizons minimes et précieux*, recueil poétique posthume de son

ami Emmanuel Benjamin-Constant mort, le 17 mars 1900, à l'âge de vingt-trois ans. En janvier 1901, il fait un voyage en Belgique et en Hollande avec le peintre impressionniste Frantz Charlet et en tire un article pour *La Nouvelle Revue*. C'est alors que son père, atteint d'un cancer de la langue, disparaît le 10 juin 1901 à l'âge de soixante et un ans. Étape douloureuse comme en témoigne la place qu'occupe la question de la mort dans son *Journal*, tandis que son analyse du poids des pratiques sociales et de la religion « qui nous a appris la douleur » souligne sa prise de distance vis-à-vis de l'éducation reçue.

En octobre, lors d'un séjour à Étretat, il envoie à Agnès quatre longues lettres marquées du sceau de la sincérité. Il parle de « ce besoin d'absolu » qui les dévore tous deux, de la métamorphose qu'il subit avec anxiété et dont il pense qu'elle découle de sa rencontre avec la mort. Il aborde la question du mariage, « fait social » et « acte de foi en la vie », puis se livre tout entier : « J'ai désiré et possédé d'autres femmes... l'une m'a troublé jusqu'aux racines de mon être. Elle a désespéré mon âme, crucifié mon orgueil et ma dignité. Elle a vécu en moi, plusieurs mois, comme un philtre. Mon affolement a été jusqu'à souhaiter l'aimer. Je ne l'ai jamais pu... Je n'ai pas aimé cette femme. Elle ne m'a point souillé. Je suis toujours le même et je mérite toujours ton amour<sup>3</sup>. » « Je ne veux rien savoir, car rien n'existe de ce qui est hors de notre amour », lui répond Agnès après une longue nuit de fièvre et d'insomnie. Elle se propose de venir à Paris, ne serait-ce que pour quelques heures, afin de décider de leur sort commun. Écartant implicitement le mariage traditionnel, elle veut porter leur amour « parmi les luttes et les souffrances, le porter haut parmi les laideurs et les chutes, le garder pieusement de toute souillure ». Elle développe également l'idée de la liberté au sein du couple. « Ne serai-je pas dans ta maison la sœur silencieuse, l'amie et la gardienne ? Nous saurons être discrets, nous n'accaparerons pas l'existence l'un de l'autre », écrit-elle, toute à son idéal. Peut-être s'est-elle souvenue de ces lignes pendant les années d'épreuve... « J'accepte de porter notre amour au sein de la vie parce que j'ai foi en toi, j'ai foi que tu seras toujours vraie, sincère, bonne et juste », répond Jacques en indiquant qu'il va poser, une fois pour toutes, la question de leur mariage à sa mère.

Jacques, qui se considère depuis longtemps comme un marginal dans sa famille, n'est pas plus à l'aise dans le monde des lettres qu'il commence à fréquenter et dont il fait des croquis précis et impi-

toyables. Mais il est flatteur pour les *Nouvelles Conversations de Goethe avec Eckermann* (livre non signé dont l'auteur est Léon Blum) et il est conquis par *Les Nourritures terrestres*, livre fondateur d'André Gide qui, après une longue convalescence et deux voyages en Afrique du Nord, considère que le premier devoir, pour un homme, est de vivre et invite son disciple Nathanaël à bâtir sa propre morale. « Douceur d'une inquiète fraternité reconnue avec cet effluve de beauté : André Gide... je voudrais être son ami parce que ce serait n'être l'ami de personne et, pourtant, multiplier son cœur, écrit Copeau le 22 novembre 1901. Angoisse de ce que je cherche — ces pages y ajoutent leur angoisse. Toutes mes soifs — crues endormies — réveillées. » Copeau s'adresse à Gide par journal intime interposé, le tutoie, affirme une complicité d'idées et de sensibilité. « André Gide, cher enfant ironique et délicieux, je t'aime avec un léger tremblement d'être celui qui n'a pas très bien compris... Je vis depuis trois jours avec toi dans ma chambre, et je voudrais, naïf vagabond, que tu fusses mon ami. Je voudrais te rencontrer, parce que l'heure est qu'il faut que je rencontre quelqu'un, et tu es sans doute celui que je vais aimer. »

En décembre 1901, Copeau envoie ses premiers comptes-rendus à la *Revue d'art dramatique* malgré son aversion pour ses dirigeants. « Après huit ans d'une volonté souffrante de méditation, j'ai l'angoisse de penser que je n'ai pas écrit une seule ligne qui soit vraie, écrit-il le 3 janvier 1902. Je n'ai pas travaillé un quart d'heure avec souplesse, force et beauté. Il y eut toujours dans mes sens, dans mon cœur ou dans mon cerveau quelque chose qui s'opposait à la préhension de la vérité... Ce soir, je me suis donné sept ans pour étudier dans les livres. Puis sept autres années pour parcourir le monde. J'aurais alors trente-sept ans. Il me resterait treize années, jusqu'à la cinquantaine, pour choisir et pour créer... » Pour l'heure, il décide de retrouver Agnès à Bruges après trois ans de séparation et d'y vivre avec elle pendant un mois, pour « tenter ensemble la vie quotidienne ». La joie des retrouvailles est ternie par les relations tendues avec la mère. Le 7 mars, Jacques reçoit en effet une lettre du peintre Charlet qui lui fait la leçon et l'engage vivement à rentrer à Paris. Il voit, derrière cette démarche, la main de sa mère et lui demande de dépasser ses « irrésistibles préventions morales » et de recevoir Agnès lors de leur retour à Paris.

Hélène Copeau n'y consent pas. Le 2 avril 1902, Jacques souligne l'urgence de son mariage compte tenu de la probable grossesse

d'Agnès et dit sa résolution de l'accompagner au Danemark. Perspective que rejette violemment sa mère : « Qui a commis la faute doit supporter le châtement. » M. Marquant, conseiller financier de la famille Copeau, banalise la situation, mais considère qu'il faut renvoyer Agnès dans sa famille et « faire quelque chose pour l'enfant ». Jacques demande alors à M. Spycket de l'aider auprès de sa mère. Il arrive avec son épouse qui requiert contre Jacques « avec un cynisme amer et nasillard ». Il n'est bon à rien, Agnès est légère, sa mère indigne... Jacques doit rester à Paris pour les affaires ; Agnès doit retourner chez elle. On verra plus tard... M. Spycket, favorable au mariage, essaie en vain de placer quelques mots conciliants et timides. Les jeux sont faits... Agnès et Jacques partent pour le Danemark le 19 avril 1902. L'argent du voyage est avancé par le père de Bernard Spycket auquel sera dédiée plus tard la pièce *La Maison natale*. « Adieux ridicules et pénibles à la famille et aux amis. Variété des pleurs et des reproches », note Jacques.

À Lingby, la mère d'Agnès n'a pas un mot de reproche lorsque sa fille lui annonce qu'elle attend un enfant. Elle dit : « Je crois que vous vous aimez bien », rapporte Jacques qui s'adapte difficilement au climat danois. Hélène Copeau exige la signature d'un contrat de mariage malgré les réticences de Jacques et lui demande des preuves de l'honorabilité de la famille Thomsen (et de celle d'Agnès en particulier). Les éléments de la réponse de Jacques sont très révélateurs des préoccupations de la bourgeoisie française de cette époque. « Agnès, née d'une famille négociante de Copenhague, parfaitement honorable est sans fortune<sup>4</sup>. D'ailleurs l'usage n'attribue aucune dot aux jeunes filles au Danemark. Il pourra lui revenir la succession de sa mère, une quinzaine de mille francs. Son éducation l'a préparée à diriger la maison. Son intelligence et son instruction lui permettront de m'aider à mes travaux et de travailler elle-même au besoin. Agnès n'a jamais été malade de sa vie. Née avec une jambe plus courte que l'autre, elle boite un peu. Elle est protestante, mais sa volonté est d'être mariée dans ma religion et les enfants seront élevés dans la religion catholique. »

Cela convient à Hélène Copeau qui finit par donner son consentement (indispensable compte tenu de la législation danoise). Le mariage est célébré le 16 juin dans l'église Saint-Angsaire, à Copenhague<sup>5</sup>. La simple bénédiction ne satisfait pas Hélène Copeau qui n'a pas fait le déplacement. « J'ai eu la cérémonie qu'ont tous les catholiques qui se marient à Copenhague », lui répond Jacques tout



en la rassurant quant aux dépenses engagées à cette occasion et sur son emploi du temps rigoureux centré sur la rédaction d'articles pour des revues françaises et sur la traduction, avec Agnès, d'auteurs danois<sup>6</sup>. Il parle aussi de la lente progression de l'écriture de sa pièce en quatre actes : « J'y mets toute ma volonté, toute ma patience ; ça sera peut-être quelque chose. Tu sais que je ne suis pas aisément satisfait. Je ne puis donc te dire encore que je suis content. J'avance lentement... J'ai dans la tête une certaine idée de l'art dramatique qui n'est pas précisément commode ni très répandue et que je ne réaliserai peut-être que par volonté et patience. Agnès le sait bien. Elle retient son souffle pendant que je travaille... »

Le 9 juillet 1902, les jeunes mariés partent en voyage en Suède. Jacques lit alors d'un trait *L'Immoraliste*, le tout nouveau roman d'André Gide. « Je suis stupéfié de l'identité de certaines émotions d'André Gide aux miennes, de la parenté humaine qui existe entre *L'Immoraliste* et *La Soif*, et certains chapitres projetés de mes *Tentatives passionnées* », écrit-il le 27 juillet. De fait, la question de la mort et de la vie — fût-elle végétative — sont au cœur de ce roman qui reprend les problèmes que Gide lui-même eut à résoudre. Jacques rédige aussitôt un article pour la revue *L'Ermitage*, dont Édouard Ducoté le remercie mais qu'il ne publie pas. En août, Jacques sombre dans une sorte de neurasthénie. Un médecin ne trouve qu'une gorge en mauvais état, des nerfs malades par l'excès de tabac et un peu de rhumatisme. « Aussitôt, je me sens renaître. Je suis un autre homme. Les symptômes disparaissent. Joie démesurée : être sûr de vivre demain », écrit Jacques qui remet *La Soif* sur le chantier. Mais il abandonne dès que l'Alliance française lui demande des causeries hebdomadaires sur la littérature et une conférence sur Émile Zola récemment décédé. « Tu vas me faire le plaisir de te coller sur *La Soif* et de ne pas la lâcher ; et pour Dieu ne te dépense pas à torchonner des notes, tes fameuses notes, je m'en fous de tes notes ! », lui écrit Jean Croué... Vaine exhortation !

Marie-Hélène Copeau naît le 2 décembre 1902. Très affecté par les douleurs endurées par Agnès, Jacques fait dans son *Journal* un long récit de la naissance qui a nécessité une opération de dernière minute : « Il n'y a que la souffrance physique qu'il faut craindre et qu'il faut vaincre. Oui, c'est l'unique déchéance. » Il désirait un fils, mais n'a « ni déception ni peine ». Il est, en revanche, inquiet de l'état de santé d'Agnès et a toujours autant de difficulté à se projeter dans la vie. « Déjà vaincus que nous sommes ! écrit-il. Haïr et renier

ce mensonge de l'enfant — qu'on n'a pas voulu, en somme ! Mais on n'a pas la force d'avouer qu'on s'est trompé, on accepte et on prend son parti d'aimer... sentir quelle brute on devient à être d'une famille : avoir des gestes de famille, des sentiments, des idées, des préjugés, des rêves de famille... Dans mes plus fermes vouloirs, dans mes plus pures lucidités, dans mes meilleures ferveurs, chaque fois que j'ai voulu quelque chose, je haïssais sincèrement la famille. Oh ! sentir, pourtant, qu'on va vieillir dans la peur, comme les autres ! Peu à peu nous devenons ces fantômes, ces pâles images de la vie qui l'enseigneront à une génération nouvelle. Ça y est cette fois, la vie, hein ? »

Il faut dire que les soucis matériels ne manquent pas, comme en témoigne la correspondance avec sa mère alors que la situation de l'entreprise familiale reste préoccupante<sup>7</sup>. Jacques apparaît partagé entre « l'optimisme habituel et la sereine inconscience » de son beau-frère, Charles Saint-Denis, et le pessimisme de Marquant qui lui paraît prêt « à tout bazarder à 50 et même 60% de perte ». En février 1903, Jacques expose ses projets à sa mère. Il a écarté « le plus chèrement caressé » : vivre très modestement à Montdauphin (Seine-et-Marne), à proximité d'une terre de famille, passer un mois à Paris tous les ans en hiver. Vivre, en attendant une percée dans le monde littéraire, sur les petites rentes de son capital réalisé et la rémunération de ses piges. Le second projet paraît tout aussi modeste : « Prendre à Paris un tout petit appartement, trouver au plus vite une situation, si modeste qu'elle soit, dont le salaire joint à mes toutes petites rentes et au produit de mes travaux littéraires pourrait me permettre de subsister strictement. » Projet écarté par crainte d'une « existence précaire, morcelée de besognes et de grandes pertes de temps », mais plus encore par crainte des « multiples dangers que Paris fait courir à un artiste indépendant qui ne se soumettrait jamais aux basses compromissions du journalisme, aux fricotages du sale métier de lettres ». Reste le troisième projet, celui qui lui paraît alors le plus raisonnable.

Tout en se déclarant profane dans le monde des affaires, il critique la solution préconisée par M. Marquant et approuvée par Charles Saint-Denis. Il souhaite une renégociation du contrat qui liait son père à M. Nicolas, directeur de l'usine, et se propose comme directeur administrateur et surveillant général sur place à Raucourt. « J'aime mieux gagner ma vie avec un métier que par des concessions littéraires auxquelles je ne consentirai jamais, écrit-il à

sa mère, le 4 février 1903. Et l'indépendance matérielle que je tirerais de mon métier, c'est l'essor assuré (hors des bureaucraties) à mon art auquel je songe par-dessus tout. Je concilie la nécessité pécuniaire avec mon désir de vie libre et isolée. Dans huit ans, dans dix ans même, s'il faut dix ans pour en sortir, j'aurai trente-quatre ans, j'aurai une œuvre derrière moi et je pourrai revenir à Paris, dans les lettres, le front haut. » En attendant, il doit demander un chèque de 350 francs à sa mère pour ne pas risquer de se trouver à court d'argent pendant le voyage du retour à Paris.

Il y a cependant quelques rayons de soleil au cours de cet hiver danois : la fréquentation de quelques artistes, et surtout une lettre « infiniment délicate » d'André Gide le remerciant pour ces pages « belles, émues et parmi les plus intelligentes que l'on ait écrites » sur *l'Immoraliste* et lui expliquant pourquoi il a cependant demandé au directeur de *L'Ermitage* de ne pas les publier<sup>8</sup> : « Signées d'un nom encore inconnu et paraissant dans une revue qu'on me sait toute dévouée, elles pouvaient, aux yeux des mal intentionnés, passer pour un éloge de commande ; cette apparence de réclame m'eût déplu. » Et de conclure : « Vous avouerai-je tout ce qui se mêle de curiosité au goût que je me sens déjà pour votre prose ? » Dans sa réponse, Jacques souligne la forte impression que lui fit la lecture des *Nourritures terrestres*. « Dès cet instant, vous me fûtes un compagnon ; dirais-je : un compagnon de fuite. Je respirais en votre œuvre des présages de liberté... Croyez à ma ferveur — j'allais dire : à mon amitié ; si elle vous surprend, c'est que je me suis dès longtemps accoutumé à la rêver entre nous deux. »

## NOTES

1. Victor Copeau (1840-1901) et Hélène Verdier (1850-1924) se sont mariés en 1873. Marguerite, la sœur aînée de Jacques, naît en 1874. Une seconde fille, Magdeleine, naîtra en 1886. En 1896, la famille Copeau quitte la rue du Faubourg-Saint-Denis pour le 31 de la rue de Chabrol (X<sup>e</sup> arrondissement).

2. Il semble que Jacques ait commencé dès l'âge de treize ans à rédiger un journal qu'il va tenir « avec suite » à partir de sa seizième année avant d'en brûler la quasi-totalité pour « cause d'insincérité » en 1902.

3. Notons que, depuis des années, Jacques fréquente les maisons closes ou bien « quête au hasard une fille ». Sa relation épistolaire avec Agnès n'y change rien comme en témoigne ce passage de son *Journal* : « As-tu comme moi, mon cher

Gide, le goût chaque fois renaissant des filles mal vêtues, aux souliers boueux, qu'on suit avec précaution jusqu'à des rues obscures, et par des escaliers raides qu'on grimpe le nez dans leur jupon, puis qu'on déshabille, en pensant à autre chose, pour de sales surprises, qui ne sont même plus des surprises et pour des saillies incomplètes, sur un lit fraîchement maculé ? », *Journal*, 10 décembre 1901, Archives municipales de Beaune (AMB) 63 Z.

4. Maria Thomsen, née en 1842, est veuve. Son mari Otto est mort d'apoplexie en 1898 à l'âge de soixante-quatre ans. Il tenait un magasin de confection pour enfants et fournissait la famille royale. Son fils Valdemar a pris sa succession. Son fils Axel (1867-1896), mort en Italie de la typhoïde, était médecin et avait un enfant naturel que sa famille a adopté.

5. Il n'y a pas, à l'époque, de mariage civil au Danemark.

6. *L'Ermitage* publie son article sur Claudel et la *Revue d'art dramatique* son article consacré à la pièce de Thomas Heywood, *A woman killed with kindness*, qui fera partie du spectacle d'inauguration du théâtre du Vieux-Colombier le 23 octobre 1913.

7. La fabrication de boutons a été cédée à une autre société, les fermages de la propriété briarde rentrent irrégulièrement et la maison de Lagny est vendue début novembre 1902.

8. Ces pages seront finalement publiées dans cette revue en novembre 1903.